

A paraître en novembre 2005

Entre Europe et Méditerranée. Paix et guerres entre les cultures

Sous la direction de Emilio La Parra et Thierry Fabre

Entre Europe et Méditerranée

Actes Sud/ MMSH

Collection « Etudes méditerranéennes »

Dirigée par Robert Ilbert

Ouvrage publié avec le concours de la Commission européenne (DG Recherche), dans le cadre du Réseau thématique des centres de recherche en sciences humaines sur l'ensemble euro-méditerranéen (REMSH), coordonné par la Maison Méditerranéenne des Sciences de l'Homme (MMSH).

Introduction

« La culture, ça sert d'abord à faire la guerre ! »

Certains analystes des relations internationales sont amenés aujourd'hui à considérer que ce type de slogan pourrait être une grille pertinente d'analyse des réalités internationales, tout particulièrement dans le monde méditerranéen, là où sont supposés se faire face Islam et Occident. Ce grand récit est désormais devenu dominant dans les médias, notamment après les attentats du 11 septembre à New York et du 11 mars à Madrid.

Ce livre – *Paix et guerres entre les cultures* – est le prolongement d'une rencontre qui s'est tenue à Alicante, tout juste quelques semaines après les attentats particulièrement meurtriers en gare d'Atocha.

Cette rencontre a donc eu lieu à un moment singulier en Espagne, compte tenu du choc provoqué par l'ampleur de l'attentat (191 morts et 2062 blessés, selon les calculs actuels les plus fiables) et de son effet de surprise. L'opinion publique européenne n'avait pas calculé

qu'un acte d'une telle envergure puisse avoir lieu de manière imminente sur cette partie de la planète. L'Espagne, de son côté, était complètement prise au dépourvu, malgré l'arrestation en 2001 des groupes en rapport avec Al-Qaida et avec le GIA algérien et la présence sur le territoire espagnol de quelques participants à l'attentat du 11 septembre à New York – et parmi eux Mohamed Atta.

L'attentat de la gare d'Atocha exigeait une explication qui ne pouvait pas être improvisée. Un remarquable effort de réflexion était nécessaire – et une haute dose de prudence. Mais, depuis le premier moment, il exista une grande confusion, dûe pour une large part à la volonté du gouvernement espagnol d'en attribuer la responsabilité à l'ETA.

Cependant, une grande partie de la société espagnole n'accepta pas cette explication hâtive et évidemment simpliste. Le doute s'installa au fur et à mesure que l'on connaissait des données concrètes sur le drame de la gare d'Atocha. Les jours suivants, loin de se dissiper, la confusion augmenta, car le 14 mars avaient lieu des élections générales en Espagne. Le Parti Populaire, au pouvoir pendant les huit années précédentes et auquel les enquêtes attribuaient un léger avantage électoral, perdit les élections. Le PSOE gagna et, dans certaines régions d'une importance particulière dans le pays, comme la Catalogne et le Pays Basque, les partis nationalistes obtinrent un résultat électoral excellent. Les vainqueurs furent les partis qui avaient rejeté depuis le début la responsabilité de l'ETA dans l'attentat et ceux qui s'étaient toujours opposés à la participation de l'Espagne dans la guerre contre l'Irak.

L'événement du 11 mars 2004 de Madrid, qui a imprégné la rencontre d'Alicante, dont ce livre est le prolongement, est une excellente – bien que tragique – démonstration des implications sociales et politiques du terrorisme international et de sa capacité à provoquer des convulsions politiques et médiatiques insoupçonnées. Tout cela souligne plus encore la nécessité d'une confrontation d'idées, d'une réflexion en profondeur sur le caractère conflictuel de notre temps. C'est en tout cas la preuve qu'aujourd'hui, certaines manifestations de conflits – et pas seulement la guerre – s'avèrent inexplicables du seul point de vue des réalités intérieures.

Ce livre, loin des discours idéologiques et médiatiques bien souvent trompeurs, nous permet d'ouvrir bien grand les yeux sur les phénomènes émergents qui caractérisent aujourd'hui les relations d'une rive à l'autre de la Méditerranée, entre guerres et paix. Quatre

axes ont ainsi été privilégiés : des cultures face à la violence ; des cultures cosmopolites et syncrétiques ; la culture comme outil politique ; et, enfin, la traversée des frontières des biens culturels et des styles de vie, qui donnent aux relations entre Europe et Méditerranée un autre visage que celui de la violence.

Dans son premier chapitre, ce livre s'ouvre par des « Réflexions sur la violence » et se propose de donner quelques clés pour tenter de mieux comprendre ce qui se trame dans les relations entre Europe et Méditerranée. Bruno Etienne explore ainsi les relations complexes entre « Islam et violence » et montre comment s'est effectué le passage à la violence actuelle. Il serait temps de sortir du déni de l'histoire et de regarder bien en face les fractures qui se dessinent. C'est ce que propose Khadija Mohsen, qui dévoile la « construction des peurs », de part et d'autre. Comment en sortir ? Peut-être en tentant de « redonner à l'Europe sa vocation méditerranéenne », en lui suggérant ainsi de jouer sa propre partition et non celle écrite par les Etats-Unis.

Cherif Ferjani va encore plus loin dans cette mise en cause. Il souligne combien « la guerre des cultures est une idéologie xénophobe » et s'interroge : « Qui a intérêt à agiter le spectre de la guerre des cultures ? » En citant les termes même de Samuel Huntington, l'auteur du fameux *Clash des civilisations*, il s'agit « de susciter une peur commune pour cimenter l'unité des pays du Nord ».

Un retour sur l'histoire, dans le deuxième chapitre, permet de remettre en perspective ces débats trop souvent prisonniers de l'actualité. Certes, Al-Andalus est un mythe de la rencontre entre les trois cultures, comme le montrent Maria Jesus Rubiera et Mikel de Epalza. Mais c'est un mythe qui « a été très utile aux Espagnols en tant que plate-forme de dialogue avec les Arabes, et plus largement avec les musulmans ». Ce mythe peut-il être utile à l'ensemble de la Méditerranée, dans ce système de relations contrastées de paix et de guerres entre les cultures ?

L'analyse des relations pour le moins tendues entre « religion et politique », à partir de l'histoire espagnole, tels que le suggèrent Alicia Mira Abad et Monica Moreno Seco, est particulièrement éclairante. Elle permet en effet d'éviter les faux débats et de dépasser les réductions volontiers essentialistes des phénomènes politico-religieux. Comme si seul l'islam, et non le catholicisme espagnol il y a moins d'un demi-siècle, s'était opposé aux valeurs de liberté et de démocratie.

La mise en question du « cosmopolitisme », qu'Henk Driessen soulève dans le troisième chapitre, permet de mieux saisir les relations entre cultures dans le monde méditerranéen. Certes, les villes portuaires apparaissent comme des « fenêtres ouvertes sur le monde », et le cas d'Izmir, ici analysé en détail, permet de mieux découvrir ce qui a été perdu. Mais attention aux reconstructions volontiers nostalgiques du passé, elles sont le plus souvent trompeuses.

Christian Bromberger présente un tableau contrasté des relations entre cultures dans le monde méditerranéen. Entre une polyphonie, volontiers rêvée, et une cacophonie, trop souvent vécue, il reste un espace de l'entre-deux, où se jouent « coexistences et affrontements », en même temps. Un « système méditerranéen » se met ainsi en place, où l'un se définit au regard de l'autre et s'en distingue d'autant plus qu'il en est proche.

L'étude des syncrétismes entre cultures que proposent Thomas Hauschild, Sina Lucia Kottman et Martin Zillinger, à partir d'un travail ethnologique de terrain dans le Nord et le centre du Maroc, dans le Sud de l'Espagne et en Italie et sur l'île de Lampedusa, ouvre de nouvelles perspectives. Un tel comparatisme, qui enjambe une rive et l'autre de la Méditerranée, change le regard et donne accès à des « pratiques populaires » qui sont souvent bien loin des grands discours sur la guerre des cultures.

L'analyse plus politique qu'introduit Isabel Schäfer dans le quatrième chapitre, à travers l'étude de « la dimension culturelle du partenariat euro-méditerranéen », permet de faire le point sur le troisième volet du processus de Barcelone. Nombre de projets ont pu voir le jour (Euromed Heritage, Euromed Audio Visuel...), jusqu'à la toute dernière Fondation Anna Lindh pour le dialogue entre les cultures et les civilisations, installée à Alexandrie. Mais quelle est au fond la raison d'être de tels projets ? Ne masquent-ils une certaine carence du politique, et notamment son incapacité à impliquer plus activement des partenaires du Sud ?

Qu'est-ce qui se joue, entre Europe et Méditerranée, un « face à face » ou un « côte à côte » ?

Thierry Fabre explore les « paradigmes de la discorde » et les « utopies de la concorde ». Il tente de discerner les « jeux de frontières politiques et culturelles » et suggère une « approche géoculturelle » des relations euro-méditerranéennes, qui permette de mieux prendre en compte la dimension culturelle sans jamais l'isoler et encore moins l'essentialiser. Mais, plus

encore, la question de la guerre et de la paix se pose aujourd'hui dans les relations entre Europe et Méditerranée. Va-t-on assister à plus d'hégémonie, de la part de l'Europe, ou cette dernière saura-t-elle définir une relation véritablement équilibrée ? Le niveau de violence à venir dépendra assez largement du type de configuration politique qui sera ainsi instauré.

Le prisme des médias, et notamment des télévisions satellitaires qu'étudie Larbi Chouikha dans le cinquième et dernier chapitre, est très important pour établir des relations de confiance ou/et de défiance. Or le paysage audiovisuel et médiatique du Maghreb, marqué notamment par « l'irruption des paraboles » et par l'émergence de nouvelles chaînes arabes – dont la plus connue est Al Jazira –, est en pleine transformation. Une « réalité mouvante » se dessine, qu'il s'agit d'observer de près si l'on veut comprendre les relations entre cultures et sociétés d'une rive à l'autre de la Méditerranée.

La musique, et singulièrement le phénomène du raï qu'étudie Gilles Suzanne, notamment à partir des relations transnationales entre Oran et Marseille, donne accès à des forces émergentes et à des acteurs de la société civile qui se jouent volontiers des frontières. Se mettent ainsi en place des « mondes de l'art transnationaux » et des routes, trop souvent méconnues, dans les relations entre cultures.

Ces routes sont également des routes marchandes, et Michel Péraldi les explore à partir de la gare routière d'Alicante, qui peut être considérée comme le « centre d'un monde ». Un monde des échanges transnationaux où, par-delà la fermeture parfois brutale des frontières de l'« Europe citadelle », se trament tout un réseau de relations humaines, économiques et donc culturelles. « Ça circule » entre les deux rives de la Méditerranée, à partir de « lieux carrefours » comme Alicante et en suivant des routes de l'échange. Sur ces chemins naissent ainsi des constellations marchandes, dont Istanbul est sans doute le pivot, qui donnent aux relations de « paix et de guerres entre les cultures » un tout autre visage.

Emilio LA PARRA et Thierry FABRE